

Dossier monographique

«L'humain et l'animal ès lettres. Perspectives littéraires sur la frontière humain-animal, une limite (in)franchissable?»

Avant-propos

Grégoire Blanc et María de los Ángeles Hernández Gómez

Le numéro 37.1 (2022) de *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses* a été conçu dans le cadre d'une série de manifestations scientifiques proposées par les doctorants et jeunes chercheurs du Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique, de l'Université Clermont Auvergne (France), autour de la notion de « frontière ». Notion très étudiée, elle n'en demeure pas moins un objet fascinant pour les chercheurs en littérature, soucieux justement de créer un espace de dialogue où les barrières entre leurs domaines de spécialité, parfois éloignés de plusieurs siècles, puissent se rejoindre. La frontière demeure toujours un espace d'ambiguïté, connotée non seulement dans le sens de limite ou de barrière, mais également comme zone d'échange et de passage.

Cette dualité nous a intéressés car, appliquée à la question humain/animal, elle laisse apparaître une valeur identitaire et culturelle fortement marquée. Nous nous sommes en premier lieu fondés sur l'étude des représentations littéraires, qu'elles soient romanesques, théâtrales ou poétiques, remarquant qu'elles sont un espace privilégié pour mettre en scène une forme de « communication » humain/animal, qui ne passe pas forcément par le langage. La frontière n'est donc pas seulement l'espace d'un affrontement binaire, mais la représentation d'un entre-deux ; et, cet entre-deux entre l'humain et l'animal possédant une portée ontologique et culturelle si importante, il nous a semblé judicieux de nous ouvrir au regard d'autres disciplines, dans une optique transdisciplinaire. C'est dans cette perspective que nous avons organisé en octobre 2020 la journée d'étude pour jeunes chercheurs « L'homme et l'animal ès lettres. Approches transdisciplinaires sur la notion de frontière appliquée à la question homme/animal ». Accueillant des intervenants de différentes universités françaises et espagnoles, le dialogue établi avec des disciplines telles la philosophie, l'anthropologie ou les arts plastiques nous a permis de nous approcher autrement des propositions qui confortent ou, au contraire, ébranlent cette frontière ontologique et culturelle entre l'individu et la bête.

Cette approche transdisciplinaire nous a permis d'interroger efficacement le dialogue qui existe entre l'humain et l'animal, de définir ce qui est le propre de l'humain et du non-humain, de nous interroger également sur cette « altérité familière » que représente l'animal et qui se matérialise dans des territoires communs, des espaces de rencontre dont les représentations littéraires, romanesques et théâtrales sont un exemple incontournable. Nous avons de même réfléchi au dépassement de la frontière homme/animal, envisagée à travers les processus de l'hybridation et de la métamorphose.

Ce numéro monographique met aujourd'hui ces échanges au profit de notre domaine de spécialité, la littérature, en proposant différentes études critiques qui entendent la frontière humain/animal comme une zone de passage, de transition, d'échange, sans se limiter au sémantisme de limite, de barrière. De ce fait, la frontière apparaît comme un espace non seulement à franchir, mais aussi à investir et, paradoxalement, à habiter.

À ce titre, les spécialistes notent « l'universalité – historique et géographique – des relations entre l'homme et l'animal et des discours concernant ces rapports » (Baroin & Valette-Cagnac, 1994 : 189). Dès l'Antiquité, l'investissement de cette frontière se présentait en effet comme « une anthropozoologie, c'est-à-dire une étude de l'animal tel que l'homme l'utilise, le chasse, le mange, le vénère, le sacrifie, le voit, le représente » (Bouffartigue, 2003 : 132) et, partant, l'écrit. Chez Homère, déjà, la fascination pour la question des rapports entre les hommes et les animaux se manifestait non seulement à travers la peinture de certains personnages, comme Circé ou Protée par exemple, mais également dans des processus d'écriture comme la comparaison épique ou la métaphore animale. En d'autres termes, cette question ontologique et métaphysique s'est vu attribuer dès la littérature grecque une réponse poétique¹. Nous pourrions même aller jusqu'à dire qu'elle semble être au fondement de nombreux processus créatifs littéraires.

Bien sûr, la réponse poétique d'Homère n'est pas la seule à être restée célèbre et nous devons à Aristote l'immense mérite de s'être interrogé sur la parenté de l'homme et de l'animal. Or ce sont, pour le Stagyrite, *mnémê* et *phantasia* qui constituent la faculté naturelle de l'animal, pendant aux facultés intellectuelles de l'homme. Étonnamment peut-

¹ « Chez Homère [...] l'évocation des animaux répond à des fonctions poétiques précises et à un projet implicite d'exploration et de description de la condition humaine » (Bouffartigue, 2003 : 134).

être pour un lecteur moderne, Aristote ne fait « apparaître aucune différence qualitative entre la mémoire humaine et la mémoire animale » (Baroin & Valette-Cagnac, 1994 : 191). Même mieux : sa mémoire lui permettrait également de développer des facultés sociales, comme en témoignent fourmis et abeilles qui ont intéressé la littérature et la philosophie depuis toujours. Par leur exemple, l'homme est alors obligé de reconnaître qu'il n'est pas l'unique *zoôn politikon*, qu'il n'a pas le privilège d'être le seul être vivant politique. Toutefois cette mémoire qui anime l'animal n'est que « mémoire du présent » (Baroin & Valette-Cagnac, 1994 : 198) ; une expression certes paradoxale, mais également riche de significations et de potentialités fantasmatiques, qui explique sans doute une part de la fascination de l'humain pour son homologue animal. Nous risquons sciemment l'emploi de ce terme d'« homologue », toujours en nous référant à Aristote qui, dans ses différentes réflexions sur la question zoologique, n'utilise jamais le terme *aloga* pour décrire les facultés animales. Sans aller jusqu'à dire que les animaux possèdent effectivement le *logos*, il nous faut reconnaître, après Jean-Louis Labarrière, que « le propre de l'animal est sans doute à chercher du côté de la *phantasia* » (Labarrière, 2005 : 86), une capacité non seulement représentative, mais aussi interprétative, qui compenserait le *logos* humain. Tout se passe même comme si le *logos* humain, s'exprimant au travers de l'expression littéraire, se nourrissait essentiellement de ces représentations animales, cherchant à accéder à la vérité de l'humaine condition en explorant ses liens indéfectibles avec l'animalité.

Sur cette question, l'œuvre d'Ovide demeure d'une indéniable actualité. Dans l'univers des *Métamorphoses* en particulier, la transformation en animal est certes violente, puisqu'elle représente souvent une « désintégration totale de l'identité » (Vial, 2009 : 144), mais elle s'accompagne d'une portée qui met toute la création poétique en jeu. Cette plongée corps et âme dans l'altérité entraîne en effet la création d'un « autre langage » (Vial, 2009 : 148), de sorte que c'est l'écriture elle-même qui peut être définie « comme la compensation absolue de la perte de la parole » (Vial, 2009 : 149). Par une spectaculaire inversion des valeurs, la métamorphose animale peut même parfois permettre la réalisation de son identité, comme c'est le cas par exemple pour Lycaon. Les frontières sont donc fines et poreuses dans l'univers du mythe : prenant ses distances vis-à-vis de cette altérité, l'homme ne peut que reconnaître en l'animal une sorte d'*alter ego*. Frère d'armes dans le monde des représentations, puisque l'humain comme l'animal appréhendent le réel par l'intermédiaire de la *phantasia*, l'animal fascine l'homme au sein de la création littéraire. Grâce à lui, il peut mettre des mots et des images sur le processus que les Stoïciens appelaient l'*oikeiôsis*, ce terme « intraduisible » (Bouffartigue, 2003 : 161) qui évoque cette belle idée d'appropriation de soi, de rapport à soi-même et au monde.

Ces efforts de définition, partant du monde antique, lors de séminaires de réflexions dirigés par Hélène Vial, spécialiste de l'œuvre ovidienne et de la métamorphose, nous ont permis d'apporter un éclairage pertinent et novateur sur cette « zone frontière » qui relie les êtres humains et les animaux, avec l'ambition de mieux comprendre le traitement de cette question dans les littératures modernes et contemporaines.

Comment la frontière homme/animal est-elle représentée ? Dans quelle mesure demeure-t-elle un espace ouvert, toujours en mouvement ? En quoi ses représentations entraînent-elles des questionnements identitaires ? Quels sont les outils aptes à rendre compte de l'appréhension de l'homme par l'animal ? Comment se constitue un discours de l'animal à partir de codes que celui-ci ne maîtrise naturellement pas ? Quelles frontières les représentations esthétiques placent-elles entre l'humain et l'animal pour délimiter leur espace de singularité ?

Le présent numéro s'inscrit par ailleurs dans le mouvement de renouveau des études animalières au sein de la critique littéraire de langue française, notamment à partir des travaux de la *zoopoétique*. Approche littéraire qui vise la mise en valeur de « la pluralité des moyens stylistiques, linguistiques, narratifs, rythmiques et thématiques que les écrivains mettent en jeu pour restituer la diversité des activités, des affects, des sentiments et des mondes animaux » (Simon, 2017), celle-ci met aussi l'accent sur la richesse des interactions avec les humains, dans le but de déconstruire les catégories traditionnelles occidentales qui cherchent un dualisme d'opposition entre les bêtes et les individus. C'est donc à partir de cette approche critique que nous envisageons la porosité de la frontière humain/animal qui prend, selon les auteur.e.s et les époques, des airs infranchissables ou bien s'érige comme un véritable terrain de ce que Dominique Lestel a défini comme les « communautés hybrides » (Lestel, 2013). Nourries en effet par la tradition littéraire qui les précède, les œuvres analysées dans ce numéro montrent encore une fois le caractère essentiellement culturel de la frontière entre l'humain et l'animal (Dubied, Gerber & Fall, 2012 : 10), proposant un jeu sur la distance qui se transforme et évolue en fonction des époques jusqu'à sa mise à l'épreuve définitive dans la littérature de l'extrême contemporain. Des auteur.e.s qui ont vu, observé, analysé l'animal, à celles et ceux qui se sont « vu.e.s vu » par l'animal (Derrida, 2006 : 31), voire qui expriment une volonté d'hybridation, la littérature se présente avant tout comme un espace de partage où les relations de proximité ou de distance entre l'humain et la bête prennent des formes multiples, surprenantes.

Compte tenu de ce qui précède, nous proposons un numéro monographique qui accueille des études critiques sur des œuvres et des auteur.e.s de langue française appartenant aux XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. La question de la frontière humain/animal y est travaillée sous des formes diverses et à partir de regards critiques hétérogènes, qui contribuent à enrichir la réflexion sur la question par la littérature, mais aussi par des regards ontologiques, philosophiques, éthiques ou encore anthropologiques.

Le premier article, de María Teresa Lajoinie Domínguez, analyse la présence de l'archétype de l'homme-singe sur scène à partir de l'étude de différentes figurations apparues tout au long du XIX^e siècle. Partant du personnage de Jocko, protagoniste du mélodrame simiesque *Jocko ou le singe du Brésil* (1825), l'étude interroge dans quelle mesure ces figures liminaires participent à l'époque de la reconfiguration et redéfinition de l'espace symbolique de la

frontière entre l'humain et l'animal. L'analyse présente par ailleurs un bref panorama sur les formats qui ont investi le modèle jockonien au XIX^e siècle pour proposer des spectacles à grand succès en Europe, mais aussi aux États-Unis.

María de los Ángeles Hernández Gómez explore cette limite à travers la métamorphose que Vercors travaille dans son roman *Sylva* (1961), l'investissement fictionnel de la frontière suppose ici une remise en question de la posture philosophique de l'écrivain sur le sujet. Le texte littéraire représente ainsi une « audace vis-à-vis des positionnements théoriques de l'écrivain, où la transgression et brouillage de la frontière sont inenvisageables ». L'article avance de même une lecture zoopoétique d'un texte qui présente à première vue une approche du monde animal très classique et anthropocentrique.

Mélanie Leneveu, de son côté, dresse dans son travail une peinture de l'œuvre de Claude Simon par l'analyse du motif de l'œil animal comme interface de contact entre l'homme et la bête. Partant du constat que « l'homme n'est plus le centre du monde mais *parmi* les choses », l'écriture simonienne se focalise ainsi sur l'animal, qui présente à son tour la capacité de regarder l'humain. Le motif du regard animal devient un vecteur de transgression de la frontière traditionnelle entre les deux espèces, zone d'échange et de rencontre entre la condition humaine et la condition animale.

Myriam Gharbi, en s'intéressant au testament écologique que représente *Un homme obscur* (1981) dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, analyse la question deleuzienne du devenir animal, et ses manifestations dans le récit. Commencant par rappeler la ligne de fuite que représente la suite de péripéties vécues par Nathanaël, surtout vis-à-vis du structuralisme social conventionnel, l'article propose ensuite un bestiaire yourcenarien qui illustre l'unité du vivant, et plus précisément le processus d'assimilation qui rapproche l'humain de l'animal. La figure de Nathanaël est finalement étudiée dans l'échange fusionnel qui la relie à l'animal, en évoquant les « autres formes d'expression qui sont autant de modes d'agencement sémantique que les hommes se doivent d'écouter ». Le récit trace ainsi « la voie de l'émancipation » lors de la rencontre du héros avec de nouveaux langages et, partant, de nouvelles formes d'être et de devenir.

Ces autres formes de langage sont également au cœur de l'article de Laurène Barbaux, qui choisit d'étudier *Le Lion* de Joseph Kessel (1958) sous l'angle de la zoopoétique. Questionnant d'abord les stratégies énonciatives et narratives mises en place par l'auteur pour construire la figure animale dans le récit, l'article s'intéresse ensuite aux territoires émotionnels partagés par l'homme et l'animal, notamment à travers l'exemple de la rencontre avec le lion King. Est ensuite développée l'idée selon laquelle « les émotions suscitées par les mots permettent un dépassement des frontières ontologiques » et sociales.

Julie Lemaire nous invite aussi à remettre en question la limite de l'humanité et de l'animalité à travers la figure de l'idiote dans la bande dessinée *Silence* de Comès (1980). La folie, qui est d'abord identifiée comme « un cas particulier d'animalité », permet à Comès d'investir la lisière ontologique qui sépare, ou rapproche, l'humain de l'animal. L'écriture graphique questionne ainsi la place de l'homme dans la nature, en délivrant un « langage purement émotionnel ». Les personnages qui gravitent autour de Silence, le personnage éponyme, sont autant de « bêtes déguisées en homme », et l'auteur multiplie les métamorphoses graphiques en animal des habitants de Beausonges pour illustrer la thématique fascinante de son œuvre, à savoir la « bestialité humaine ». L'article évoque finalement la sympathie du fou avec le monde naturel et animal qui l'entoure, à travers ce que Julie Lemaire nomme une « lecture par correspondance », qui relie la figure du fou non seulement à la bête, mais également au poète.

Le dernier article de ce numéro monographique « Usages animistes dans le roman contemporain : représentation et fonction des échanges avec le monde sauvage dans *La Bête famarimeuse*, *La Grande Beune* et *Dormance* », de Marie Vigy, aborde le franchissement des différents seuils ontologiques entre l'humain et l'animal à partir des catégories anthropologiques développées par Philippe Descola. Présentant des personnages qui reconnaissent chez les bêtes des individus doués d'esprit et de volonté, ces trois romans contemporains mettent en scène une ontologie naturaliste dominante qui tend clairement vers l'hybridation par les pratiques animistes abordées.

Références bibliographiques

- Baroin, C. & E. Valette Cagnac, (1994) « Les animaux à mémoire » in *Lalies*. N° 14, pp. 189-205.
- Bouffartigue, J., (2003) « Problématiques de l'animal dans l'Antiquité grecque » in *Lalies*. N° 23, pp. 131-168.
- Derrida, J., (2006) *L'animal que donc je suis*. Paris, Galilée.
- Dubied, A., Gerber, D. & J. Fall, (2012) « Le rapport humain-animal, une vieille histoire dans des habits neufs », in *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité*. Genève, Librairie Droz, pp. 9-10.
- Labarrière, J.-L., (2005) *La condition animale. Études sur Aristote et les Stoïciens*. Louvain, Peeters, Coll. Aristote. Traductions et études.
- Lestel, D., (2013) « Penser les communautés hybrides » in *Carnets de géographes* [En ligne]. N° 5, disponible sur <https://journals.openedition.org/cdg/1052> [Dernier accès le 26 février 2022].
- Simon, A., (2017) « Présentation de la zoopoétique » in *Animots. Carnets de zoopoétique* [En ligne]. Disponible sur <https://animots.hypotheses.org/zoopoetique> [Dernier accès le 25 février 2022].
- Vial, H., (2009) « La sauvagerie domestiquée : l'écriture de la métamorphose chez Ovide » in *Schedae* [En ligne]. Prépublication n° 9, pp. 143-154, disponible sur <https://www.unicaen.fr/puc/html/ecriture/preprints/preprint0092009.pdf> [Dernier accès le 31 janvier 2022].